

Figures de Clamecy dans le Journal de Vézelay

Jean Lacoste

Conférence organisée le 26 janvier 2013 à Clamecy par Martine Lemaître, bibliothécaire de la Médiathèque François-Mitterrand.

Je voudrais tout d'abord justifier (ou expliquer) le titre que j'ai choisi (non sans discussions avec l'éditeur, l'exécuteur et la BnF) de donner à cette édition intégrale (j'y insiste) du journal que Rolland a tenu, de son retour définitif en France, au printemps 1938, à quelques jours de sa mort fin décembre 1944. *Journal de Vézelay 1938-1944*.

Il ne s'agit pas dans mon esprit d'un document d'histoire locale, d'un nouveau « mon village à l'heure allemande » – pour reprendre le titre du Goncourt 1945 –, mais d'un ouvrage plus ambitieux, d'un ensemble qui a été comparé aux *Mémoires d'outre-tombe*, en raison de l'ampleur historique, de la qualité littéraire et de la tonalité mélancolique de ce livre... c'est une véritable chronique politique, intellectuelle, littéraire, philosophique, religieuse, mais aussi quotidienne, voire anecdotique de ces années tragiques, à Vézelay, mais aussi à Paris et à Clamecy, chronique née sous la plume de quelqu'un qui, de formation, était un historien, un agrégé, qui avait étudié dans sa jeunesse à l'École normale supérieure les chroniques des guerres de religion du XVI^e siècle et qui se trouvait, d'une certaine manière, témoin d'une autre guerre civile...

Les deux dates : 1938-1944 définissent, par une « heureuse » conjonction, à la fois les années que Rolland passe à Vézelay et la période historique de la guerre (de Munich à la libération du territoire et à l'ultime contre-offensive des Allemands dans les Ardennes). Nous avons ainsi, de la plume d'un grand écrivain, une traversée complète de la guerre.

Le lieu : Vézelay, certes une « ville » de la région, avec sa vie quotidienne, mesquine, ses rumeurs et ses conflits, mais aussi symboliquement deux choses :

Le point de vue de la France, le point de vue d'un homme comme les autres qui vit au centre de la France battue, occupée, humiliée ; il partage directement les épreuves de ses compatriotes (ce qui n'était pas le cas avec le Journal de guerre 14-19 qu'il écrit en Suisse), il connaît les difficultés des transports, du ravitaillement, du chauffage, l'incertitude quant au sort des per-

sonnes qui lui sont chères.

Mais Vézelay est aussi le point de vue « spirituel » – je ne dis pas religieux – avec le débat passionnant et tendu sur la foi avec Claudel et Macha son épouse, débat qui parcourt tout le livre.

Enfin : le journal, c'est un point de vue personnel, intime, immédiat (à la différence des *Mémoires* qui offrent un regard rétrospectif) ; les pages de journal sont des pages auxquelles l'écrivain se confie au jour le jour et qui lui apportent la consolation de prendre un peu de distance par rapport aux événements ; d'où la demande que ce journal soit scellé (la durée des scellés de 50 ans a été décidée par la sœur et la veuve ; jusqu'en 2000) mais en même temps Rolland sait qu'elles seront publiées. Nous avons des pages intimes (en certains endroits caviardées avec soin à l'encre de chine) ; des confidences destinées à être mises sous le regard d'autrui, dont Macha, première lectrice, qui recopie et tape les manuscrits ; une confession, qu'on devine sincère mais aussi maîtrisée, une intimité tempérée, marquée par une certaine prudence politique qu'on devine nécessaire (en temps de dictature, notamment quand les Allemands arrivent et quand la Milice de Darnand prend le pouvoir en 44). On ne trouvera pas dans ce journal des proclamations politiques, mais des réflexions au jour le jour, avec des changements, des nuances liées aux circonstances tragiques, des contradictions.

Ouvrage d'un historien qu'il faut lire avec un peu de sens historique. On a accusé Rolland de manière un peu contradictoire d'être pacifiste et de vouloir la guerre, d'être favorable à Vichy et de souhaiter la collaboration avec les Allemands, mais aussi d'être resté communiste, et de ne pas l'être resté, d'être devenu dévot et réactionnaire sous l'influence de sa femme Marie, tout cela sans que l'on sache ce qu'il pensait en réalité, mais avec des sous-entendus. Maintenant on peut en avoir une idée claire, même si, reconnaissons-le, l'image comporte des zones d'ombre. La période était complexe et Rolland lui-même une personnalité complexe, avec toujours cependant une grande hauteur de vues.

On a pu lui faire grief de son silence public dans cette période (la lettre à Daladier en septembre 39) – il suffit de lire le journal pour saisir pourquoi. Com-

ment écrit et pense un vieil homme d'esprit libre en période de dictature, dans un pays occupé ? Les petits carnets de Romain Rolland sont des reliques émouvantes, faciles à dissimuler, si fragiles... précieux témoignages. *Remember*, écrit-il, quand il recopie le statut des Juifs.

Ambivalence vis-à-vis de Clamecy

La tension entre le local et l'universel vaut pour Vézelay, mais aussi pour Clamecy. Clamecy est sa ville natale. Il est né ici en 1866.

Sa « petite patrie » à laquelle il a rendu l'hommage savoureux de *Colas Breugnon* rédigé en 1913 lors d'un voyage dans la région, mais publié en 1919, qui a saisi quelque chose du paysage et des hommes de cette région (la « Bourgogne nivernaise »), comme son modèle *Mon oncle Benjamin* de Claude Tillier

Mais aussi il est sensible à la nature environnante dans *Le Voyage intérieur* : il garde le souvenir du chemin jusqu'à Brèves avec son père (écho chez le jeune Nietzsche) (même s'il gardera toujours la nostalgie de la Suisse).

Il fera de très bonnes études au lycée (ici même) – il évoque cette période dans ses Mémoires posthumes – et il quittera avec regret son lycée à 14 ans pour Paris, une ville qu'il n'aimera jamais ; il est attaché à la Société scientifique créée par Edme Courot son grand-père maternel (dans ces lieux mêmes) au bulletin de laquelle il a contribué dans les années vingt-trente.

Surtout, c'est le pays où sont enterrés ses parents : sa mère en 1919, puis son père plus tard dans les années trente.

Mais il a le sentiment d'étouffer : c'est la « raïtoire » qui ouvre le *Voyage intérieur*. Ce terme fort rare, mais qui se comprend de lui-même : l'amour possessif de sa mère.

Sa maison natale a été vendue, devenue un établissement de Bains douches de son temps (avant d'être intégrée à l'hôtel de Bellegarde, et faire aujourd'hui partie du musée). Il n'en a cure, il n'a pas de nostalgie ; l'installation à Vézelay est un mélange de hasard (une proposition de Me Nolin) et de nécessité psychologique, de retour au pays natal, mais en gardant ses distances ; pourquoi a-t-il, ont-ils lui et Macha quitté la Suisse ? Et pourquoi n'a-t-il pas choisi Clamecy ? Questions sans réponses précises. On a le sentiment qu'il se garde d'une trop grande proximité avec sa ville natale.

Mais il garde son affection pour la vieille cité : atmosphère à Clamecy (29 décembre 1941 p. 700) : « *L'atmosphère de Clamecy est bien plus calme et bienveillante que celle, enfiellée d'inimitiés, de Vézelay. C'est la différence d'une ville normale, où l'on travaille, avec une ville, qui meurt, de petits rentiers, de petits bourgeois sans peuple, ratatinés.* – »

Clamecy ville de gauche

C'est à Clamecy, une commune alors dirigée par

un conseil de Front populaire, socialiste et communiste – à la différence de Vézelay où le maire Cestac est de droite tendance Flandin – il fait la connaissance, grâce à Henri Grasset, de Brèves, de Louis Marcelot, une de ces « figures provinciales » attachantes qu'il se félicite d'avoir rencontrées (*Journal*, p. 62). Marcelot sera un des protagonistes, un des héros du *Journal*.

« *Que j'aurais gagné à vivre dans ma province, au lieu de Paris !* » écrit Rolland en parlant de Marcelot et de Grasset. Pourquoi « gagné » ? Sans doute parce que – c'est l'égoïsme du romancier qui parle ici – il aurait pu intégrer cette figure au portrait de la France, de la « vraie » France dans *Jean-Christophe*, celle de l'ami provincial Olivier, qu'il oppose à la « foire sur la place » des milieux littéraires et musicaux de Paris. La dimension balzacienne, réaliste, est très présente.

Les affinités sont humaines et politiques : Marcelot – on peut se reporter aux travaux d'Anne Dourneau – est socialiste – atypique –, élu pour la première fois conseiller général, en septembre 1930. Quoique battu l'année suivante, il conduit, lors des municipales de mai 35, une liste dite d'« Action ouvrière et antifasciste » qui rassemble dans un « Front commun » des socialistes et des communistes et qui bat, contre toute attente, la liste radicale du maire sortant, l'ancien ministre et député André Renard. Mais le 19 mai 35, lors d'une vraie « journée des dupes » clamecyçoise, Marcelot, qui est le candidat le mieux élu, voit la charge de maire aller au militant du PCF, Lamoine, cheminot à la retraite. Marcelot sera maire adjoint et toutefois élu de nouveau conseiller général en octobre 1937.

Nombreuses sont les conversations transcrites par Romain Rolland qui prend de l'intérêt aux propos abondants du pépiniériste « *avec sa grosse moustache hérissée de vieux grognard et sa langue infatigable de vieux Gaulois* » (p. 757 Pâques 1942) mais aussi (l'amitié est toujours lucide et sévère chez Romain Rolland) « *le flux raboteux de son langage inarticulé qui jamais n'arrive à suivre sa pensée jusqu'à la fin d'une phrase* » (p. 1040).

La première rencontre dès l'été 38 porte sur l'agriculture, sans que la politique soit bien loin : « *L'horticulteur et pépiniériste Marcelot (...) vient déjeuner, pour examiner notre beau jardin, à demi ruiné par la paresse et le manque de conscience de notre vieux jardinier. Marcelot a totalement rénové, ressuscité la vigne dans notre contrée, par l'implantation d'espèces hybrides, réfractaires à toutes les maladies et même aux gelées. Il va partout, donnant des consultations gratuites aux paysans, dirigeant et surveillant leurs cultures. Et, sans aucun prêche, il les amène, par l'exemple, à la coopération et au socialisme. Il jouit d'une grande popularité dans les campagnes, où son nom a passé aux vignes nouvelles, dont l'abondance et l'excellence tiennent du prodige : (on les appelle des « Marcelotes »).* Marcelot donnera plus tard dans le même esprit des conseils à Macha pour la ruche (p.757)

Romain Rolland transcrit le récit de sa vie à Pâques

42 (p.754) : « C'est qu'il en a vu et reçu sur son échine, depuis 60 ans, qu'il existe (...) Il a trimé dur, dès l'enfance, avec un père, qui avait roulé sur toutes les mers, avant de devenir marchand de vins et boulanger, et qui l'emmenait livrer, la nuit, par tous les temps, le pain aux bûcherons dans les forêts, – et qui ne lui permettait pas de geindre, ni de pleurer, levant sur lui son fouet : – « tu es un homme, tu n'as pas le droit de pleurer, sauf quand ta mère mourra. » – Mis de bonne heure en apprentissage chez un rude maraîcher de la zone parisienne (...) il y apprit la fermeté d'âme, vis-à-vis des cataclysmes du ciel et des accidents de la fortune (...) L'hiver dernier, Marcelot, faute de charbon, a vu toute sa serre, tout son jardin gelés. Il ne s'en est pas arraché les cheveux. Il dit : – « Rien à faire. C'est bien (...) »

Mais ce fatalisme ne va pas jusque gouverner ses passions politiques : « il me conte comment la guerre l'a amené à des sentiments de révolte révolutionnaire. Attaché à la personne des grands chefs (...) il a vu de près leur égoïsme, leur vanité et leur dureté ; et il a compris que ces seigneurs de la guerre faisaient d'elle leur affaire, sans en éprouver aucune des peines, ni le moindre sens d'humanité. Il a conçu pour eux et pour l'organisation sociale qui les autorise une aversion profonde et inexpiable. » (...)

Le 12 décembre 43, en pleine guerre (p. 971) Romain Rolland revient sur les origines du pacifisme de Marcelot, qui semble avoir été en 14-18 une « forte tête » menacée assez souvent du conseil de guerre; le traumatisme de 14-18 est en permanence dans les esprits et Rolland note « l'émotion » de Marcelot à qui il a fait lire *Clerambault* : « Clerambault lui rappelle, dit-il, tant de discussions enflammées, et toujours sur les mêmes rappels de conscience, – les soirs au bivouac, dans les postes de garde, enfin partout, pendant cinq années... »

Marcelot ainsi résume son expérience de la guerre : « Parti le 5 août 1914. (...) Rentré le 9 janvier 1919 (...) « J'avais laissé en août 1914 un jardin, un paradis, la maman et quatre enfants, nous venions de pondre notre cinquième, un petit garçon. Trois de mes bons ouvriers, orphelins de vigneron, sortant de l'école d'horticulture des hospices de Beaune, depuis six ans à la maison (tous tués), deux apprentis devenus soldats (disparus), mes vieux hommes de journée (morts)... »

On ne comprend pas l'époque si l'on ne garde pas ce traumatisme présent à l'esprit, ces générations sacrifiées. En même temps Romain Rolland souligne la « vitalité » exemplaire de Marcelot.

Pour Marcelot, le « paradis » n'est pas dissociable du travail, à l'inverse de la Bible...

« Cet homme maigre et sérieux, aux yeux intelligents, est possédé d'une incroyable vitalité ; il parle sans interruption, quatre à cinq heures durant. Ce qui domine en lui, c'est la passion de son métier et de la terre. L'argent, dit-il, ne l'intéresse pas. Et je vois avec joie que, parmi les jeunes paysans qui l'écoutent, il en

est un bon nombre qui partage cette passion. »

Le compagnon de route

Dans les premières années de son séjour à Vézelay, jusqu'au pacte germano-soviétique, qu'il qualifiera de « trahison », Rolland est encore un « compagnon de route » respecté du PC. Un moment important et pittoresque du *Journal* est donc l'inauguration du stade « Romain Rolland » de la Tambourinette, manifestation politique du parti communiste en sa faveur. « On fête l'inauguration d'un stade populaire, auquel on a donné mon nom. Je me suis dispensé du banquet ; mais je suis tenu d'assister à l'inauguration (...) – Le temps est très beau, un peu orageux. Grâce au ciel, le soleil se voile de nuages : car il eût été difficile à supporter sur un espace sans ombres. – Une vaste pelouse, aux bords de l'Yonne, – au dessous de la route d'Armes. Quelques bancs et une tribune. De puissants gramophones mugissent des chansons révolutionnaires. – Que le silence conviendrait mieux à ce décor charmant, dans le cadre de vertes rives, de claires eaux, et de coteaux aux beaux ombrages. L'Yonne s'étire paresseusement, avec des courbes harmonieuses, et la jolie tour de Saint-Martin se profile au lointain. – Vers 3 heures, arrive du banquet, musique en tête, le cortège : nombreuses notabilités départementales, députés et maires, (...) »

Il n'est pas fait mention à cette occasion du socialiste Marcelot et Romain Rolland ironisera sur la vanité du socialiste Amédée Durtain. Viennent alors « une série de discours célébrant le nouveau stade et son parrain. Si j'avais pu penser l'apothéose qu'on me ménageait, jamais je ne serais venu. Heureusement, je jouis, pour la supporter, d'un privilège de dépersonnalisation totale, qui me permet d'assister à ce qu'on dit de moi, comme un étranger. » (...) Il est imperméable, certes mais « le discours de Jacques Duclos a passé toute mon attente. Qui pourrait imaginer la puissance oratoire de ce petit et gros homme un peu grotesque, idole carthaginoise, en tête de pipe ? J'ajoute que dans les parties de son discours, où il a longuement parlé de moi – et non seulement de mon rôle social, mais de mes œuvres, de Jean-Christophe, surtout de Colas Breugnot, et des drames de la Révolution – il a trouvé, pour me saluer, des expressions et une chaleur d'esprit, au nom du peuple des travailleurs de France, si émouvantes que j'en ai été remué, malgré la cuirasse dont je m'entourais. Et la foule faisait écho. – Je ne crois pas qu'un écrivain ait reçu souvent une telle consécration, dans son pays natal, de son vivant. »

Un peu d'ironie, un peu de distance – il ne veut pas être dupe –, mais il se laisse prendre, avec un peu de vanité d'auteur chez ce fils prodige. Pour conclure une belle vignette de tradition locale :

(...) Après, bouquets offerts et embrassades. Nous avons assisté au début des joutes sur la rivière. Deux solides jeunes gars, bien campés à la poupe de deux barques, n'arrivaient pas à se foutre à l'eau. Il a fallu

s'y reprendre, à cinq ou six fois.

(...) Ensuite, nous avons montré [à nos amis] la petite ville, la maison natale, la belle église ; nous avons goûté chez le vieux pâtissier de mon enfance ; et nous sommes retournés à Vézelay, par la route des Bois du Marché, Villiers et Brèves. »

Pour qui inscrit-il ces noms dans le journal ? Peu importe la topographie, ce sont les noms qui comptent, leur poésie évocatrice comme dans tel poème de Péguy : Romain Rolland se sent désormais prophète en son pays, dans la France populaire (lui qui est en butte depuis 14 à de très violentes attaques de la part de la droite nationaliste et l'Action française), il se réconcilie avec cette terre de son enfance faite d'histoire et de travail, de révolte et de religion, de joutes et de pâtisseries.

*

Le 4 mai 39, est prise la très symbolique photo avec Marcelot et Crochet lors de la plantation des vignes .

« Marcelot, de Clamecy, vient planter une de ses vignes miraculeuses (à l'entendre), pour son ami et mon voisin, le boulanger Crochet, – celui qui habite dans l'antique église Saint-Etienne désaffectée, – le socialiste, fils de socialiste, au large visage rubicond, nez écrasé. Il me convie à être parrain de la vigne nouvelle-née ; et je vais assister à sa plantation, sur le versant de la colline de « la Justice » (comme on dit) – l'ancien gibet – qui regarde les bois de la Madeleine. (...) Il y a là quelques jeunes garçons des environs, amenés par Marcelot, – l'un de Brèves, aux clairs yeux riant, qui m'évoque la jeunesse de mon père – (Macha trouve des ressemblances entre ce type purement nivernais et celui des paysans russes.) – Ces paysans, ces travailleurs ont certainement une intelligence plus vive, plus saine et plus sympathique que la bourgeoisie provinciale.

La passion principale de mes visiteurs, et leur intérêt sont pour la terre. Ce n'est plus l'obscur et tenace attachement de ceux d'hier. Ceux d'aujourd'hui se sont éveillés à la science – celle qui s'applique à l'objet de leur attachement à la terre. Et c'est beaucoup. C'est comme si dans leurs maisons sans fenêtres, l'air était entré et la lumière. »

Brèves, Vézelay, Clamecy sont réunis ici : voilà un paysage rollandien...

La guerre et l'occupation

« Toujours Marcelot ».

La guerre est déclarée le 3 septembre 39. Dès les premiers jours les réfugiés arrivent à Clamecy (p.261) : voici des choses vues, le 9 septembre 1939 :

« Clamecy (...) morne et désert. Les réfugiés venus de Paris et de la banlieue affluent, et sont de là transportés en cars dans tous les villages du canton. Nous croisons plusieurs cars bondés d'enfants. Par bonheur, toute cette semaine d'évacuation a été favorisée par un temps admirable. – Marcelot, qui s'est improvisé chef de la défense passive, passe ses jours et ses nuits

à recevoir à la gare, et à distribuer dans les environs les convois de réfugiés. Il recueille chez lui une vieille femme de la banlieue parisienne, toute seule, perdue, dont le train a mis deux jours pour venir de Paris à Clamecy, (en passant par Nevers). – »

Après la période débilante de la Drôle de guerre c'est l'arrivée des Allemands le 16 juin 1940 : quelques actes d'héroïsme mais on assiste à l'effondrement d'un régime... le traumatisme de « l'étrange défaite » pour reprendre le titre du livre de l'historien Marc Bloch.

« L'essai de défense a été fait par trois ou quatre malheureux soldats, qui ont braqué un canon sur les arrivants, et n'ont réussi qu'à défoncer une maison de Clamecy et la place de l'hôtel de la Boule d'Or. Ils étaient postés vers la préfecture sur la route d'Armes. La batterie allemande qui a atteint quatre fois la tour (elle visait une des fenêtres et un poste fictif de mitrailleuse) s'était juchée sur la côte de Sembert derrière l'hôtel de la Boule d'Or. – Le premier contact avec les autorités a été brutal. On a fusillé quinze à dix-huit soldats noirs, à qui on avait fait creuser leurs tombes. » On notera cette brève mais précieuse mention des tirailleurs sénégalais...

« [Mais] en général, les réfugiés ont fait beaucoup plus de pillages et de dégâts que les Allemands. – Naturellement, toutes les autorités, tous les médecins, les pharmaciens, etc. avaient fui honteusement. Ce qui ne les a pas empêchés de rentrer la tête haute, et de tempêter contre les dégâts et les vols fait à leurs maisons (...). Et ici comme partout, les abominables dénonciations, entre citoyens, et les femmes et les filles se jetant au cou des Allemands (...) Jamais la France n'a connu une telle déchéance morale. Elle ne s'explique pas. Elle est la condamnation du régime et de tous les pouvoirs existants, des éducateurs tant laïques que religieux, de toute l'élite qui donnait l'exemple. »

Rolland défendra contre Vichy l'œuvre de la III^e République, mais il sent les faiblesses du régime parlementaire. Aussi partage-t-il, ou sinon comprend la rage de Marcelot (20 janvier 1941 (p.544) : « un homme de la première Révolution, – un anarchiste révolutionnaire, au tempérament de dictateur enflammé de justice, aveuglément. »

Romain Rolland ne ménage pas son admiration pour l'énergie de l'horticulteur : le 26 octobre 1941 Marcelot se rend à Vézelay (p.669) : « sur sa bicyclette, par un triste temps : mais rien ne lui fait <peur>, ni pluie, ni froid ; cet homme de 64 ans a la vigueur allègre d'un Colas Breugnon de 40 ans. ». Quel meilleur hommage que de le comparer à Colas Breugnon ? Marcelot s'engage dans la gestion de la ville, il se compromet, et revient sans cesse sur sa préoccupation : comment nourrir la population (p.631), comment faire vivre l'arrière.

Lors de la relève décrétée par Laval en juin 42 (...), qui préfigure le STO (p.863, 2 décembre 42), là encore Marcelot intervient avec un souci de justice qui ne peut que lui attirer des inimitiés. « La semaine dernière –

écrit-il –, j'avais la triste mission de livrer 40 jeunes artisans à la Feldkommandantur de Nevers pour l'Allemagne. Sur le nombre, quelques jeunes de 18 ans, mais surtout des pères de famille, dont l'un, gardien des bains-douches, demeure dans votre maison natale ; tous, ouvriers du bâtiment, plombiers, maçons, menuisiers, etc. Un car spécial était affrété. J'appelais les parents au calme. J'entonnais La Marseillaise : les yeux deviennent secs ; et jamais, depuis mes vingt ans (l'époque où Déroulède nous appelait à cette fausse et mauvaise revanche), je n'avais entendu notre chère Marseillaise, chantée d'un tel accent. J'ai pensé à vous, à votre Colas Breugnot. À quelque chose malheur est bon. » On voit ce que pouvait représenter alors la sagesse de Colas Breugnot.

« L'ogre Brulfer »

De façon plus curieuse, surprenante même, compte tenu de leurs positions politiques réciproques, Romain Rolland s'intéresse beaucoup, à partir de cette période, à un deuxième personnage : l'entrepreneur (p.544) qu'il appelle d'abord « Maillefer »... Maurice Brulfer (1891-1966), le « grand patron » de la plus importante usine de Clamecy, la SPCC, et le responsable de la ville pendant l'Occupation.

L'écrivain manifeste en tout cas de la sympathie pour cet homme d'action et de la compréhension pour cette personnalité hors normes. Né en 1891 à Sainte-Menehould dans la Marne dans une famille de la bourgeoisie catholique, Maurice Brulfer est de formation ingénieur de l'Institut chimique de Nancy ; blessé et démobilisé, il intègre en 1917 l'usine de carbonisation de Clamecy. Rapidement, il manifeste des qualités de gestionnaire à poigne, et, dans les années vingt, donne à l'usine dont il est devenu le patron un essor remarquable, grâce au soutien de la famille Gillet de Lyon. Est ainsi créée, en 1927, la SPCC (Société des produits chimiques de Clamecy), qui, sous sa direction, va mener une politique sociale « paternaliste » (des activités sportives et culturelles, des logements, un stade, une chapelle) vivement contestée par les communistes et le syndicat CGTU.

La guerre va exacerber ces tensions. Quand le conseil municipal à majorité communiste de 1935 est suspendu, le 10 octobre 1939, il est remplacé par une délégation présidée par Brulfer, qui demeure en même temps directeur de la SPCC. En mars 1941, il sera nommé maire par Vichy. À ce titre, il gère les relations avec les autorités allemandes en essayant d'assurer l'approvisionnement de la ville et de protéger l'activité de l'usine et les ouvriers, notamment lors de la création du STO en février 43, tout en lançant de grands projets d'urbanisme que Romain Rolland approuve (comme l'achat du château et du parc Vauvert).

Romain Rolland, en romancier, note plusieurs portraits avant la première rencontre, de la bouche de Marcelot tout d'abord :

« À Clamecy, on a la chance d'avoir pour maire un homme intelligent et entreprenant, Maillefer [Brul-

fer], le directeur des établissements chimiques, qui s'est mis, en dépit de tout, à la tête de l'urbanisation ».

Romain Rolland note avec faveur [p.602 (mai 41)] ces projets d'urbanisation du maire qu'il juge pourtant « au fond fasciste » :

« Ce Brulfer (...) est une curieuse personnalité, au fond fasciste, mais n'estimant que les gens d'attaque, qu'ils soient de gauche ou de droite, et préférant le socialiste anarchisant Marcelot, qui s'inquiète moins de penser que d'agir, à toute la bourgeoisie bien-pensante et empotée, qui récrimine sur tout, et ne fout rien. (...)

À cette heure où chacun geint misère, et n'est occupé qu'à ne pas dépenser, à ne rien risquer, il engage la ville dans un programme de grandes constructions. Il dit : « Ceux qui étaient avant nous ont bâti. Je dois bâtir. Je bâtirai. »

Romain Rolland tient à ce qu'une rue porte son nom, mais n'éprouve pas de nostalgie du Clamecy qu'il a connu enfant.

Romain Rolland : « Seule l'énergie d'individus intelligents et techniquement instruits pourra sauver la situation ruinée par l'incompétence partisane du gouvernement de Vichy. »

Il méprise Vichy mais exprime une certaine admiration pour l'autorité, l'autoritarisme de Brulfer et ses « initiatives énergiques » (novembre 1941 (p.677).

« Il sait prendre les décisions rapides. Hier, il vient de fermer ses usines. Faute de charbon. Mais aussitôt, pour que les Allemands ne mettent pas la main sur les 500 ouvriers, il va les occuper à ses grands travaux. Pour commencer, une gare pour cars, sur l'ancienne Place des Barrières. » – Brulfer ne tient aucun compte des objections des fonctionnaires ni des réclamations des notables : « Les orgueilleuses bourgeoises écumant comme des bouilloires, de se voir traitées comme le commun des mortelles. »

Romain Rolland interroge aussi le notaire, Maître Nolin, du Croc Pinçon que l'on sent plus réservé :

Le notaire Nolin, qui lui « conte sa carrière » (...) « me dit que sa prodigieuse activité inquiète les bourgeois de la ville. Il n'est pas de la ville. Il n'est lié à elle par aucun souvenir. Il ne fait aucun cas du passé, et n'a aucun goût en art. Il ne pense qu'à ses constructions nouvelles ; et si celles du passé le gênent, il les fout en bas. On est inquiet, au sujet du vieux collège, dont la façade a de nobles restes du XVIII^e siècle et qu'il veut abattre, pour aligner une grande voie. De même, l'hôtel de Bellegarde, qu'on vient de dégager, va se voir bloqué par une laide École nouvelle. On me prie d'intervenir [auprès de lui]. Car je suis le seul qui jouisse d'un certain crédit »

« Brulfer, qui est pourtant philofasciste, me témoigne (sans me connaître) certains égards, puisqu'il a fait mettre mon portrait dans son cabinet de maire. »

« Il n'est pas de la ville » : contrairement à Rolland, qui, lui, est « de la ville », qui est l'enfant d'un de ses notables que le fascisant Brulfer malmène... Rolland apprécie les travaux de transformation, la liquidation du passé ; ambivalence forte de la relation avec

Clamecy (...) Qui est cet homme ? Des renseignements contradictoires ... Romain Rolland engrange en romancier balzacien ce qu'on lui dit des différentes facettes ; esquisse le roman d'un industriel ambitieux

« Il est trop madré pour être rivé à un parti ; il flaire le vent. Avant tout, il est avec ceux qui créent et qui agissent. Au diable, les idéologues et les paroles vides ! Il ne craint pas le vert langage et les rudes procédés avec ceux qui le génent. (...) Et, pour le moment, tout s'efface devant lui, ou est brisé. Le choix qu'il a fait, pour son lieutenant dans les affaires de la ville, de Marcelot, le vieux socialo-anarchiste, violent et populaire, en dit assez. En somme, il doit se sentir plus proche des socialistes et même des communistes qu'il combat, mais qui sont énergiques, que de la bourgeoisie conservatrice, qui ne sait qu'empêcher d'avancer et rechigner. »

L'écrivain est ici doublement intéressé, par le personnage de roman, d'abord, et aussi par ses projets culturels, il est flatté : « L'hôtel de Bellegarde est dégagé, près de ma maison natale ; et le maire en a offert le premier étage à la Société Scientifique et Artistique, délogée de l'Hôtel de ville par le pullulement nouveau des emplois municipaux. Sa bibliothèque et son musée pourront s'y développer. Et l'on pourra réaliser, sous les vieux combles, le projet dès longtemps conçu, d'un Musée du flottage nivernais. Il en coûtera sans doute une centaine de mille francs. Mais Brulfer voit grand et ne s'arrête pas à ces misères. »

Romain Rolland note que « le maire a du cran » (11 juillet 1942 p. 824), même si Grasset (11 juillet 1942(p. 842), offrant un autre point de vue, le juge « hâbleur » et le soupçonne d'être un « rodomont ».

Ce n'est finalement que le 16 décembre 42 (p. 805), longtemps après avoir noté ces différents portraits, que Romain Rolland fait la connaissance de Brulfer en personne, qu'il compare à un des personnages de son roman *L'Âme enchantée*, Timon, un patron de presse : cette fascination explique-t-elle aussi comment Romain Rolland a pu se laisser séduire un temps par le stalinisme ? ... Brulfer serait-il à ses yeux un personnage à la Stendhal, séduisant par son énergie ?

« 16 décembre. – Brulfer a bien voulu prêter sa voiture à Marcelot, pour qu'il nous apporte du « ravitaillement ». Et en même temps, il désirait depuis longtemps faire ma connaissance. C'est un homme énorme, en haut et en large –, de ce type d'ogre qu'a fait surgir le temps –, comme le Timon de mon *Âme Enchantée*¹ – qui sont faits pour dompter le monde (leur part du monde) et pour l'avalier tout cru. Étranger au pays clamecycois (des régions de l'Est, je crois), il s'en est emparé, après un long stage, hors de la politique, comme directeur des usines de produits chimiques. Il a entrepris de réveiller cette ville endormie, de battre son marais croupissant, et d'y faire surgir une ville nouvelle – (en ressuscitant l'ancienne, ensevelie sous

des badigeons de plâtre –, les pittoresques maisons aux façades de bois). – Il mène les gens et les affaires, tambour battant, et réussit, dans un temps où tous les travaux sont arrêtés – même interdits – à doter Clamecy d'une coûteuse canalisation d'eau. Nous nous entretenons de ses plans. »

Reste la politique.

« Il ne cache pas ses sentiments antidémocratiques et antiaméricains. Toutes ses sympathies sont pour les Allemands, qu'il connaît assez bien, pour avoir, dès avant l'autre guerre de 1914, visité leurs installations chimico-techniques ; il admire leur génie d'organisation et de réalisations industrielles. Il voit les États-Unis, du plus mauvais côté, leur égoïsme et leur avidité. »

Romain Rolland partage – il faut le dire – cette méfiance envers « la ploutocratie anglo-saxonne », « l'Octopus », la Pieuvre de ses écrits d'avant-guerre, même au moment des bombardements alliés venus délivrer la France, bombardements il est vrai destructeurs et meurtriers... L'antiaméricanisme de la gauche française

La Libération

En mai 1944 Brulfer s'inquiète enfin (p. 1003) : « Brève visite, en passant, de Brulfer » qui vient de Lyon. « L'hippopotame, qui doit se mettre de côté pour passer dans mon couloir, a sa tête de gros poupon, soucieux. C'est la première fois qu'il accuse le coup ; jusqu'à présent, rien n'altérerait son puissant optimisme. La situation lui paraît extrêmement grave. Les bombardements massifs des Anglo-Saxons ne détruisent rien de militaire, qui ne soit aussitôt réparé par les Allemands en trois ou quatre jours. Ce qu'ils ne réparent point, c'est ce qui sert à l'approvisionnement de la France (gares de triage, etc.) Les villes crèveront, à bref délai. Si la guerre dure encore un an, ce sera la France entière qui aura crevé. Les usines seront obligées de fermer ; des centaines de milliers d'ouvriers seront sur le pavé : la catastrophe sociale se produira. »

Le 1^{er} septembre, l'industriel est arrêté (p. 1027) dans le climat tendu de l'épuration : « Arrivée des premiers journaux de Paris libéré (*L'Humanité*). On y lit les combats des rues et les arrestations. – Ici [à Vézelay] on promène dans les rues, au milieu des huées et des sifflets, une fille de Châtel-Censoir, qu'on a rasée. (On voulait même, d'abord, la promener nue.) Je touche des mains les journées révolutionnaires, et je vois l'impossibilité absolue de s'opposer aux violences, sous peine d'être aussitôt broyé sans avoir été écouté. Brulfer, est, dit-on, emprisonné à Lormes, dans un camp, où il est occupé à peler les patates. »

Lors de la libération de Clamecy, le 19 août 1944, Maurice Brulfer est arrêté par le maquis du Loup, et emmené à Lormes. Il est libéré le 4 septembre, mais

1. Un magnat de la presse dans *L'Âme enchantée* (« Annette dans la jungle ») que Romain Rolland compare à Ubu, au Duce, mais dont l'héroïne, Annette, finit par admirer l'énergie plébéienne.

assigné à Ouroux, dans le Morvan, « pour sa sécurité personnelle ». Inculpé de collaboration avec les Allemands, notamment lors du STO, il sera acquitté le 11 mars 1949, « la Cour rendant hommage à son courage et à son attitude patriotique ». Brulfer deviendra PDG de la société Progil et président de l'Union des industries chimiques. (Voir Michaël Boudard, « Maurice Brulfer et l'usine de produits chimiques de Clamecy », *Bulletin de la Société Scientifique et Artistique de Clamecy*, 2007, p. 29-70).

Rolland (en septembre 1944) est révolté par le traitement infligé à Brulfer, Il transcrit : « 25 septembre. – « Marcelot vient de Clamecy. C'est la première fois que nous recevons un message direct de ma vieille ville, depuis deux mois. – (...) »

Ce dont nous [Rolland et Macha ?] sommes révoltés, c'est du traitement infligé au maire Brulfer. Arrêté et traîné dans la rue, au milieu des outrages et des sarcasmes de ceux-là mêmes qu'il faisait vivre, à ses établissements de produits chimiques, et qui s'aplatissaient devant lui, il a été volé de sa montre, dépouillé de ses souliers, poussé pieds nus sur les routes. On ne sait ce qu'il est advenu de lui. Pas une voix (pas même celle de son adjoint Marcelot) ne s'est élevée pour la défense de cet homme remarquable, qui, quelles que fussent ses opinions politiques, a été pour Clamecy un administrateur exceptionnel, qui l'a fait ressurgir de son long sommeil, qui l'a dotée de constructions admirables, et dont les grands projets devaient lui assurer une place éminente dans la province. Et cet homme qui faisait vivre par ses usines (maintenant fermées) des centaines d'ouvriers, n'avait jamais usé de son pouvoir contre ses adversaires ; durant toute la période vichyssoise, Clamecy a été à l'abri de toute persécution politique. – Voilà le remerciement. L'ignoble plèbe (où je comprends aussi bien la bourgeoisie au cœur bas) est toujours celle de Shakespeare. Elle se fait des idoles, et, quand elles chancellent, elle pisse dessus. »

On notera la référence frappante, révélatrice, à Shakespeare, à celui qui, dans ses pièces, s'est fait le chroniqueur de la guerre civile anglaise ; Rolland essaie de comprendre le présent à partir du passé... de tirer des leçons de l'histoire. La radicale nouveauté de

ce conflit contre le nazisme, l'a-t-il saisie ?

La Résistance ? Attitude prudente de Romain Rolland. Frappante et dramatique est la fin du journal : incertitude sur le sort des armes avec la contre-offensive allemande dans les Ardennes belges – repoussée par les Américains –, et la dernière rencontre pour Marcelot et Grasset. Romain Rolland meurt le 30 décembre 44.

En janvier 45 un ultime hommage lui est rendu lors des obsèques à Clamecy avec une messe, « par égard, dit-il, pour les personnes qui lui sont chères », Macha. L'hommage des résistants, en présence des journalistes *L'Humanité*. Ambivalence politique, en demi-teintes, toujours, mais aussi cohérence artistique et hauteur de vues morale.

Conclusion

« Rolland en son fief » : c'est le titre qu'un critique littéraire a donné à Paris pour la recension de ce journal ; son « fief » ? son « paysage » serait plus approprié ; fils de Clamecy, après avoir vécu à Vézelay, universel par ses intérêts et son action, il a, malgré tout, souhaité être enterré à Brèves avec son épouse Macha – le village auquel le rattachaient les souvenirs de sa grand-mère paternelle Ursule et de son père.

La simplicité voulue de sa tombe dans le cimetière champêtre de Brèves combien elle me semble préférable au sinistre et froid Panthéon où Aragon avait proposé dans les *Lettres nouvelles* de le faire entrer.

Rolland désormais associé au « triangle » Brèves Clamecy Vézelay

Véritable héritage de Romain Rolland ; attachement ambivalent, mais sincère au « paysage » complexe de la région, fruit d'une histoire faite de labeurs et de valeurs, par-delà les frontières administratives un peu artificielles, de deux départements de l'Yonne et de la Nièvre, par delà certaines frontières politiques. Rolland est enterré à Brèves, mais nous pouvons être heureux de constater que, par la grâce de ce *Journal*, il vit encore, ou comme dit Colas Brugnon, « Bonhomme vit encore ».

janvier 2013

Jean Lacoste est écrivain et philosophe